

Méditation du Père Lev sur le 8ème Évangile de la Résurrection

(in *Le Visage de Lumière*, 1966 , pp 208-213)

Voici, Marie, que tu te retournes, et tu vois Jésus debout, et tu ne sais pas que c'est Jésus. Tu ne le sais pas, parce que tu es encore abimée dans la contemplation de la vision ancienne. Tu n'es pas prête pour la vision nouvelle. Tu ne t'es pas encore rendue disponible au Seigneur tel qu'il veut t'apparaître aujourd'hui. Tu continues à fixer ton regard intérieur sur le Seigneur d'hier. Ouvre maintenant les yeux. Laisse ton regard aller vers le Maître de l'instant présent. Ne sois pas prisonnière de ton affection, de ton émotion passées. Ces liens étaient bénis, mais il faut maintenant les rompre. C'est de Jésus présent et inaccoutumé qu'il nous faut devenir captifs.

Tu n'as pas reconnu Jésus. Tu penses que c'est le jardinier. En un certain sens, tu as raison. Il est le Jardinier. Il était invisiblement présent dans le jardin d'Eden. C'est dans le jardin de Gethsémani qu'il a accepté de boire la coupe de notre salut. C'est dans le jardin de Joseph d'Arimathie qu'il ressuscite. C'est lui qui sème et qui arrose, et qui fait croître, et fleurir, et fructifier tout ce qu'il y a de sain et de divin dans le jardin de mon âme. Il est le jardinier, car, fidèle à lui-même, il veut se montrer sous une humble apparence après sa Résurrection glorieuse.

Celui que tu prends, Marie, pour le jardinier te dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » (Jn 20, 15). Tu es, dans l'Évangile, celle qui pleure, et une méditation intense sur tes larmes nous introduirait au plus profond de cette piété si méconnue, si rare, et de ce mystère si ignoré ; le brisement du cœur. Mais tes larmes ne sont jamais tournées vers le seul passé. Elles sont le signe d'une recherche : « Pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Au près du sépulcre comme chez Simon le Pharisien, tes larmes indiquent la recherche d'une voie nouvelle, d'une vie nouvelle. Toutes tes larmes cherchent Jésus. Oh, qu'ainsi mes larmes n'enterrent pas simplement ce qui est passé ! Qu'elles soient une rosée fécondante et qu'elles pleuvent le Juste !

A la question du Seigneur – « Qui cherches-tu ? » (Jn 20, 15) – tu réponds, Marie : « Si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai ». Ta pensée est si pleine de Jésus que tu ne prononces même pas son nom. Parlant de lui, tu dis seulement : il, lui, le. Jésus seul, en ce moment, existe pour toi. Et que d'amour douloureux, enveloppant, féminin au meilleur sens du mot, il y a dans cette phrase : « Je le prendrai ». Le prendre : l'acte le plus haut et le plus intense qui nous soit proposé.

Comment Jésus ne serait-il pas ému devant un tel élan du cœur ? Il te dit « Marie ! » (Jn 20, 15).

Marie, tu te retournes – pour la seconde fois – et, cette fois, c'est la « conversion » définitive, la conversion étant proprement l'acte de se retourner. Quand tu t'étais retournée la première fois – « en disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout » (Jn 20, 14) – tu n'avais pas reconnu le Maître. A quoi le reconnais-tu donc maintenant, lui que tu avais pris pour le jardinier ? Tu le reconnais au fait qu'il t'appelle par ton nom. Il ne dit pas : « Femme », comme il l'avait dit au début de cette rencontre. Il te dit : « Marie » (Jn 20, 15). Il appelle chacun de nous par notre nom propre, notre nom personnel, et, au-delà de ce mot lui-même qui nous individualise, notre nom, sur les lèvres de Jésus, implique et sous-entend une relation intime, inexprimée, inexprimable, et que Jésus et nous sommes seuls à connaître.

Tu réponds en hébreu : « Rabbouni ! » (Jn 20, 16). L'expression hébraïque avait perdu de sa force primitive, et cependant le terme reçoit quelque chose de solennel et de sacré du fait qu'il est certainement inséré ici dans une phrase araméenne et qu'il prend la place du mot araméen courant. Et le mot hébreu rabbouni est si riche de sens ! Littéralement, il signifie « mon grand » ; en ce mot, comme dans le mot rabbi, s'unissent deux notions, celle de supériorité ou de maîtrise et celle d'une appartenance toute personnelle, « Seigneur, tu es, par rapport à moi, le grand, le maître, et cependant tu es à moi, tu es mon grand à moi, mon maître à moi ». Quel mot, Marie, eût pu mieux exprimer tes sentiments à l'égard de ton Seigneur ?

Jésus te répond : « Ne me retiens pas », ou « Ne me touche pas » (Jn 20, 17). Il ajoute : « car je ne suis pas encore monté vers le Père ». La phrase n'est pas sans une certaine obscurité, et bien des interprétations en ont été offertes. Faut-il comprendre que l'ancienne relation de Jésus aux siens est terminée et que la relation nouvelle, celle-là invisible et plus profonde, n'est pas encore commencée ? Ou faut-il comprendre que Jésus est déjà engagé dans un certain processus d'ascension vers le Père, et que ce processus ne doit être ni troublé ni interrompu ? Peut-être faut-il simplement souder cette phrase à la phrase suivante : « Mais va trouver mes frères et dis-leur... » (Jn 20, 17). Ce n'est pas le moment, Marie, de te plonger dans une contemplation purement personnelle, de t'abandonner à la joie de la vision. Sacrifie cette joie à la tâche immédiate. Le Maître te confie une mission à remplir auprès des disciples. C'est là

l'urgence, ce qui doit passer en premier lieu. Et tu le comprends bien ainsi. « Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses » (Jn 20, 18).

Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu dans le jardin ? – J'ai vu le Seigneur ressuscité. J'ai appris qu'il revêt maintenant d'autres formes que celle à laquelle nous étions accoutumés et que nous devons le reconnaître sous l'apparence du jardinier le plus humble. J'ai su qu'il est non seulement le Seigneur de la vie, mais le Maître de la mort. J'ai su que cette terrifiante puissance n'empêche pas qu'il continue à appeler ses amis par leur nom propre. J'ai compris qu'il ne permet pas que la grande espérance et la grande attente nées d'un vrai amour pour lui puissent être à jamais déçues. Dans le jardin j'ai vu tout cela, car tout cela était en lui, tout cela était lui. Et c'est lui-même que j'ai vu dans le jardin.